

NORD

Les grandes grues de métal qui se hissent aux cieux glacés comme d'immenses hérons d'acier s'agitent sournoisement. Sombres et menaçantes, hautes, si hautes par-dessus les docks, elles tueraient les hommes si quelque démiurge les animait. Elles me tueraient sûrement si elles savaient comme je les hais, comme je hais tous ces nouveaux Attila qui détruisent des lieux d'histoire pour construire leurs monstruosité de béton. Elles me tueraient d'autant plus si elles pouvaient deviner que je me laisserais faire. Aujourd'hui, vivre ne m'intéresse plus guère. Aujourd'hui, premier jour de l'hiver, le port de Hambourg que j'aperçois enfin par la vitre entrouverte me semble encore plus désespérant que les fois précédentes. Les sirènes matinales des navires qui hurlent à la brume remplacent les cris des coqs qui n'existent plus ici. Elles vrillent les tympanes des dockers qui arrivent au port dès l'aube, érodant davantage, jour après jour, leurs misérables vies.

Le petit matin qui se lève révèle lentement la lourde et sourde bâche de neige qui a tout recouvert. Les esclaves du travail salarié ont été expulsés du train. Transis et mélancoliques, ils vont aller éliminer encore un peu plus leur fragile existence dans cette enclave métallique rabotée de tous côtés par ces lames de froid assassin. Un dernier hurlement de sirène, le crissement de la plus haute grue dont la pointe vindicative pivote vers moi, comme si elle savait, et puis le silence haineux de l'hiver revient s'installer dans le compartiment. Le train repart. Je serai bientôt à Hambourg dans les bras de Karen. Je ne sais même plus pourquoi je suis venu. Pour lui dire adieu, probablement, quoi d'autre. Qu'attendre du Nord ? Nord rime avec mort !

Une demi-heure plus tard, le train commence sa décélération. Nous pénétrons dans la gare Centrale de Hambourg, *Hamburg-Hauptbahnhof*. Ici, contrairement aux gares parisiennes qui sont des terminus, le bâtiment n'est rien d'autre qu'un gigantesque tunnel d'acier que le rail traverse. Ici, dans cette gare, le train ne fait qu'une courte pause. En

regardant au loin, on voit, semblant rejoindre la voûte, les parallèles d'acier qui continuent leur interminable sillon. Le train, long glaçon d'acier grisonnant, poursuit sa route et va refroidir encore un peu plus ses tôles et les hommes qu'elles charrient encore, vers Flensburg, vers le Danemark, vers le Nord...

À peine descendu sur le quai, je suis immédiatement happé par les bras chauds et grassouilletés de Karen. Ses lèvres parcourent mon visage en tous sens. Je réponds machinalement à ses baisers. On parle peu. Les mots gèlent et vont s'écraser au sol, à peine sortis des bouches ; que pourraient-ils faire d'autre, les mots, phalènes sonores éphémères !

À travers les baies vitrées du toit de la gare, on aperçoit le soleil qui est monté un peu dans le ciel. Vainement, il tente de réchauffer et d'éclairer les bords glacés, sombres et tristes de l'Elbe.

Le 18 *Volksdorfstraße* nous attend, comme toujours, avec bienveillance. La rue, bien que déjà recouverte de neige fondue, dispense toujours cette douce tranquillité que donne l'espace conquis vertueusement. L'appartement où habite Karen est situé dans une immense maison, très large, haute de trois étages dont les grandes fenêtres donnent sur la rue. Le toit pentu lui donne un air de chalet suisse. La double porte d'entrée s'ouvre sur un vaste hall, prélude à un immense escalier qui mène aux somptueux appartements datant du siècle dernier. Tout est de grande taille dans cette maison. L'architecte qui conçut cette maison fut sans doute un homme de bon sens. On y entre avec plaisir, on s'y sent *accueilli*. On sent partout la connivence qui a dû exister entre les constructeurs et ceux pour qui ils œuvraient. À cette époque, les urbanistes n'étaient pas encore les ennemis déclarés des habitants.

Nous déjeunons : grands cafés dans de grandes tasses, crème, petits pains au sésame, jambon, et nous allons au lit, comme à chaque fois. Mais aujourd'hui, je laisse mon corps agir mécaniquement. Mon désir d'amour est mort. Je suis presque déjà mort moi aussi, comme bientôt ce quartier. J'ai vu la lèpre urbaniste s'étendre depuis la gare jusqu'au *Kunsthalle*, magnifique musée que j'ai si souvent visité pour y admirer le *Das Eismeer* de Caspar David Friedrich. Le petit parc verdoyant que je traversais jadis en flânant pour m'y rendre a disparu, remplacé par un gigantesque et monstrueux restaurant multi-pays. Dans cet

immonde parallélépipède de béton et de fer, on sert des pizzas, des hamburgers (normal !), des pâtés impériaux, du chili con carne, des kebabs, dont les arômes âcres se mélangent en une puanteur féroce. Pauvre petit parc, même ton souvenir odoriférant a été éradiqué.

Karen ira probablement travailler cette après-midi et moi, j'irai me promener, errer dans le centre-ville.

Après qu'elle a quitté l'appartement, je reste un long moment collé à la fenêtre. Je regarde la ville qui devient de plus en plus blanche sous l'effet des flocons qui s'affalent en furie et de plus en plus désespérante sous l'effet de ma sensibilité, drapée de ce linceul de cendre glacée. Alors je me décide à accomplir cette promenade que j'ai déjà faite en pensée.

Le centre-ville s'est paré de son plus fallacieux manteau : illuminations de Noël, animations dans les vitrines, expositions, concerts et spectacles de rues. Profitant de la pénombre, des immeubles récemment construits près du *Rathaus* se resserrent comme les parois d'un piège de film de série B afin d'écraser, entre leurs façades encore brutes, les quelques imprudents promeneurs perdus. Ces habitations modernes sont manifestement construites, non pas *pour* les hommes, mais *contre* eux. Sur une des façades de ces désastreuses habitations, une plaque affiche fallacieusement « Allée du Bonheur » afin, comme le disait Machiavel, que les habitants *conservassent au moins le nom de ce qu'ils avaient perdu*.

Deuxième matin. Karen part à son travail. Je retourne à mon poste d'observation et je contemple le clocher effilé de *Michaeliskirche* dans son habit de bronze. La neige n'arrive plus à s'accrocher à ses rudes pentes. Elle dérape, dévale les tuiles du clocher, contourne les gargouilles et va s'anéantir soixante-cinq mètres plus bas sur le trottoir ; comme nous; quand usés par la vie nous finissons par lâcher prise et nous écrasons dans le vide de l'éternité.

Il y aura peut-être un concert d'orgue en fin d'après-midi. Je fais un semblant de toilette, j'avale un autre demi-litre de café et je sors. Voilà *Michaeliskirche* !

À peine entré dans l'église, j'entends l'orgue qui commence son chant. Les voix sortant des tuyaux surgissent du sol glacé de l'église, rampent

vers les pieds des colonnes, s'y accrochent et montent jusqu'à la tribune, comme des lézards à la recherche d'une hypothétique chaleur, là-haut, juste sous la voûte. Derrière moi, une voix a doublé un instant la mélodie. Je me retourne et je vois une jeune femme. Elle est brune, charmante. Je vais m'asseoir à côté d'elle et, dans un allemand approximatif, je lui propose d'aller boire un chocolat chaud, ou ce qu'elle voudra quand le concert sera fini. Je peux me permettre ce genre d'invitations, car je me moque complètement qu'elles soient déclinées. Elle accepte, et en me souriant ! Elle s'appelle Angela.

Nous sortons de l'église. Nous buvons un thé chaud dans un petit bar, non loin. Nous passons la fin de l'après-midi dans son grand lit douillet. Avec Angela, je me sens revivre un moment tandis que les derniers pétales de lumière fanent en douceur sur la grande baie vitrée de son logis.

Nous sortons. *Hambourg* semble heureux ce soir. Angela me fait découvrir un autre bar, un qui ressemble à ceux du Montmartre de mon enfance. Pendant un instant, je revois des images de ce Paris que j'ai tant aimé avant que ses habitants n'en soient chassés et dispersés par les urbanistes en de sordides banlieues, avant que son âme ne finisse engloutie sous le béton, les grues, les resto-rapides, les files de voitures et les pistes pour roller et patinettes fluorescentes, *Plage sur Seine* et autres débilites modernophiles.

Nous allons dîner au *Löwen*, immense vaisseau de verre du XIX^e siècle dont la proue féérique s'avance prodigieusement sur l'Alster. Ce soir, dardé des rayons de lune réfléchis par le tain glacé et poli de l'Elbe gelée, le bâtiment cristallin scintille comme des milliers de feux follets. D'immenses lustres vénitiens laissent échapper leurs gouttelettes de cristal jusqu'à nos têtes, augmentant encore le jeu pétillant des myriades de reflets lumineux venant de petites bougies aquatiques aux couleurs infinies. De faibles halos kaléidoscopiques dansent et virevoltent sur les tables magnifiquement dressées. Angela est si belle ce soir ! Après un somptueux dîner, nous nous promenons dans les allées du parc *Winifried* où l'épaisse feuillée d'épines de sapins a légèrement freiné l'inexorable avancée de la neige. C'est là que, pour nous protéger d'un vent frais, nous nous enlaçons, tendrement. Nous avons encore dormi ensemble. Puis je suis parti. Je lui ai laissé mon

portefeuille et tous mes papiers, pour disparaître, sans bruit, comme un soupir.

J'ai retrouvé Karen le midi. Elle ne m'a rien demandé. Je lui ai dit que je partirai le lendemain, que je ne reviendrai plus. Elle n'a rien dit. Nous avons fait l'amour une dernière fois, sans passion. Au petit matin, elle m'a ramené dans cette gare où gîtent les plus sournois courants d'air du monde. C'est là qu'ils se jettent sur les humains pour les geler et les déchiqeter de leurs serres humides et glacées de poison.

Dans cette gare opaque, les existences passent, anonymes et définitivement séparées. Dans cette gare garce, Karen m'embrasse pour la dernière fois en faisant passer imperceptiblement une larme de sa joue à ma joue. *Glisse et passe, pâle limace de glace...*

De retour au port. Tout est recouvert du ténébreux manteau hivernal. Le train s'arrache péniblement du givre qui lui a déjà mordu les essieux. Je jette un dernier regard sur les docks gris, sur les grues géantes dont les squelettes métalliques remplis de haine contenue me défient encore et toujours. Là-haut, dans la trouée d'un nuage qui se déchire, j'aperçois furtivement le sourire lumineux d'Angela entouré des lucioles du *Löwen*.

Le train quitte maintenant *Harburg*. J'ai froid. Encore douze heures de trajet à travers d'autres villes, jadis heureuses, magnifiques, maintenant saccagées elles aussi. Les gares défileront, sombres à la nuit ; Bremen, Köln, Aachen, Liège, Charleroi, St Quentin, Par

Ici s'arrête brutalement le manuscrit retrouvé près du corps. La police française le diffuse en appel à témoin. C'est la seule chose qui permettrait d'identifier l'unique victime (voyageant sans papiers d'identité) de l'accident du train Flensburg-Paris qui a fait un mort et trente-six blessés. La cause de l'accident est maintenant connue : c'est un défaut de fabrication qui a causé la rupture du pied d'une grue qui s'est écroulée sur le wagon 13 du train alors qu'il quittait la gare de Hamburg-Harburg et qu'il entamait la traversée de la zone portuaire, actuellement en rénovation d'urbanisme.